



HAL
open science

“You are the Greenlandic one”. Understanding the role of home region in the making of indigeneity of Greenlandic students in Denmark

Marine Duc

► **To cite this version:**

Marine Duc. “You are the Greenlandic one”. Understanding the role of home region in the making of indigeneity of Greenlandic students in Denmark. *Espace Populations Sociétés*, 2020, 2020/1-2, 10.4000/eps.9903 . halshs-03946742

HAL Id: halshs-03946742

<https://shs.hal.science/halshs-03946742>

Submitted on 19 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Espace populations sociétés

Space populations societies

2020/1-2 | 2020

Identification, visibilité et reconnaissance des populations autochtones : quels enjeux géographiques ?

“You are the Greenlandic one”. Saisir la place de la région d’origine dans la production de l’autochtonie chez les étudiant·e·s groenlandais·e·s au Danemark

“You are the Greenlandic one”. *Understanding the role of home region in the making of indigeneity of Greenlandic students in Denmark*

Marine Duc



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/eps/9903>

DOI : 10.4000/eps.9903

ISSN : 2104-3752

Éditeur

Université des Sciences et Technologies de Lille

Ce document vous est offert par Université Gustave Eiffel



Référence électronique

Marine Duc, « “You are the Greenlandic one”. Saisir la place de la région d’origine dans la production de l’autochtonie chez les étudiant·e·s groenlandais·e·s au Danemark », *Espace populations sociétés* [En ligne], 2020/1-2 | 2020, mis en ligne le 15 juin 2020, consulté le 06 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/eps/9903> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/eps.9903>

Ce document a été généré automatiquement le 30 mai 2022.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International - CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

“You are the Greenlandic one”. Saisir la place de la région d’origine dans la production de l’autochtonie chez les étudiant·e·s groenlandais·e·s au Danemark

“You are the Greenlandic one”. *Understanding the role of home region in the making of indigeneity of Greenlandic students in Denmark*

Marine Duc

- 1 Depuis une dizaine d’années, de plus en plus de jeunes quittent le Groenland¹ pour le Danemark afin d’y poursuivre des études². Alors qu’entre 80 et 90 % de la population du Groenland est identifiée comme Inuit³, ce déplacement est l’occasion pour ces jeunes de faire l’expérience d’une recomposition de leur statut social. En effet, ils et elles sont confronté·e·s à un contexte où le statut de personne blanche est codé comme normal, c’est-à-dire, où la nordicité est associée de manière tacite à la blancheur [Garner, 2014 ; Loftsdóttir et Jensen 2016]. Au quotidien, cela se traduit par des formes de stigmatisation spécifiques, ne s’appuyant pas uniquement sur les prénoms, l’accent ou la couleur de la peau, mais également sur une image dévalorisante de leur espace d’origine, qui rejaillit sur les individus.
- 2 L’objectif de cet article est donc de voir comment la région d’origine est intégrée au processus de racialisation dans les expériences quotidiennes des étudiant·e·s venue·s du Groenland dans la région de Copenhague. Je m’appuierai ici sur une définition large de la racialisation, entendue comme un « processus socialement construit de catégorisation qui définit un groupe comme autre dans un rapport hiérarchisé » [Mazouz, 2017 : 15]⁴. Parler de racialisation plutôt que de « race » présente plusieurs avantages heuristiques. D’abord, cela permet de concentrer l’analyse sur la dimension processuelle de la production de la différence, et par conséquent, de voir que les individus ne sont pas passifs face à cette dernière, mais qu’ils la négocient au quotidien. Ensuite, cela permet d’éviter le

flou conceptuel entourant ce que la « race » prétend désigner [Morice 2002 ; Belkacem *et al.*, 2019] : il ne s'agit aucunement ici de hiérarchiser les oppressions, mais plutôt de contribuer à enrichir les travaux montrant que les processus de racialisation ne sont pas propres à une binarité noir/blanc [Kobayashi et De Leeuw, 2010]. Enfin, concentrer l'analyse sur les processus de catégorisation permet également de souligner la manière dont les paramètres en jeu dans la production du positionnement social des individus s'articulent les uns aux autres. Si de nombreux paramètres rentrent ici en compte, on se concentrera ici principalement sur la consubstantialité [Kergoat, 2009]⁵ des rapports de race et de classe, et sur la manière dont la production de l'expérience minoritaire des étudiant·e·s se cristallise autour d'un « stigmat territorial » [Wacquant, 2007] qui participe de ce processus de minorisation. Ainsi, plutôt que de poser la question particulièrement normative de « qui est autochtone » qui risque de tomber dans l'écueil de l'essentialisation en cherchant à produire une vérité de l'autochtonie, il s'agira ici de déplacer la question, pour se concentrer sur la production de l'autochtonie comme condition minoritaire.

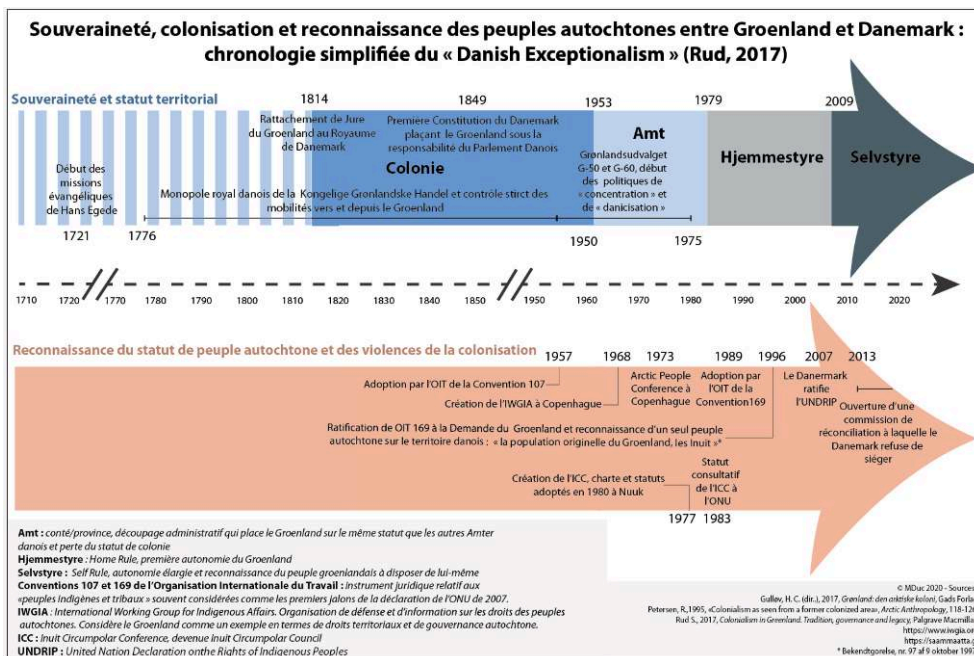
- 3 Pour comprendre comment la région d'origine est intégrée au processus de racialisation et comment cela joue dans le vécu du positionnement social, il faut d'abord rappeler la place centrale qu'occupe l'espace dans la production de la marginalisation socio-économique des populations autochtones [Kobayashi et De Leeuw, 2010]. Cette dimension matérielle, largement valorisée dans les études autochtones, ne doit pas faire oublier le poids des interactions et des expériences quotidiennes dans la négociation d'un statut social minoritaire. Comme le rappelle Sarah Hunt, « *indigeneity is also lived, practiced and relational* » [2014 : 3]. C'est cette approche, expérientielle et interactionniste, qui sera adoptée ici, afin de montrer comment l'imposition du stigmat territorial comme sa négociation contribue à façonner l'expérience de l'autochtonie. En effet, une approche par l'expérience minoritaire permet de se garder de toute considération de passivité des individus par rapport aux cadres qui les définissent comme tels [Chassain *et al.*, 2016] tout en insistant sur l'hétérogénéité des positionnements sociaux liés à l'autochtonie.
- 4 Mon analyse s'appuie sur un travail de thèse en cours ayant rassemblé un ensemble de séquences ethnographiques ainsi qu'une quarantaine d'entretiens réalisés entre janvier 2018 et mai 2019 avec des étudiant·e·s venue·s du Groenland et vivant, ou ayant vécu, dans la région de Copenhague. Dans ce texte, je présenterai d'abord comment envisager l'autochtonie non comme une catégorie politique, mais comme un point de départ analytique pour penser le positionnement social des individus. Dans un deuxième temps, je me pencherai sur les mécanismes de stigmatisation, et sur la manière dont ils articulent logiques de classe, de race, et représentations négatives de la région d'origine, entre espace de la primitivité et du pathologique. Enfin, un dernier temps sera consacré à la manière dont les étudiant·e·s négocient leurs identifications, pour produire une autochtonie en tension.

La catégorie « peuples autochtones » à l’épreuve du terrain : complexifier la relation entre autochtonie, territoire et nationalité

1. Entre Groenland et Danemark, la problématisation de l’autochtonie

- 5 Au Danemark, le rapport au fait colonial est marqué par un récit d’un « *Nordic Exceptionalism* » [Loftsdottir et Jensen, 2016], voire d’un « *Danish Exceptionalism* » [Pettersen, 2016 ; Rud, 2017], correspondant au fait que les pays nordiques, dont le Danemark, ont occupé une place périphérique dans la longue histoire coloniale et impériale européenne. La défense d’un récit national d’exceptionnalité s’est traduite par une invisibilisation des violences coloniales autour d’une image d’un « colonialisme bienveillant » [Pettersen, 2016] et d’un refus persistant de reconnaître l’implication de l’État danois dans le fait colonial [Keskinen *et al.*, 2016]. Parallèlement, le gouvernement du Danemark reconnaît en 1996, à la demande du gouvernement autonome du Groenland, l’existence d’un seul peuple autochtone sur son territoire : « les Inuit du Groenland »⁶. Le pays a par ailleurs accueilli très tôt des organisations de défense des droits autochtones (voir chronologie de la figure 1 qui explicite cette reconnaissance des peuples autochtones en demi-teinte).

Figure 1. Souveraineté, colonisation et reconnaissance des peuples autochtones entre Groenland et Danemark : chronologie simplifiée du « Danish Exceptionalism » (Rud, 2017).



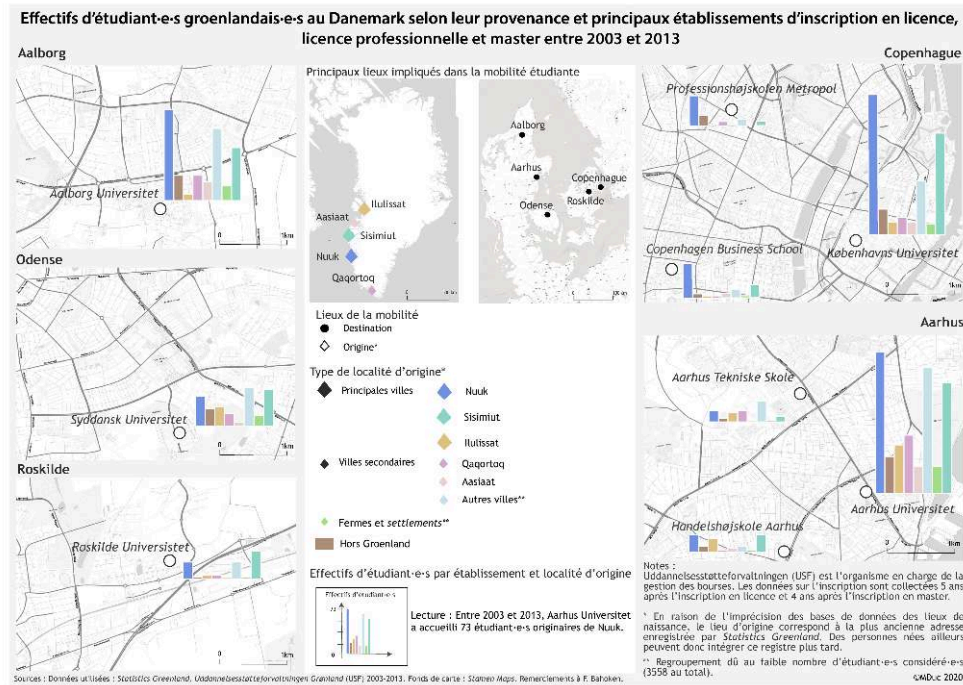
- 6 Dans ce contexte, le rapport entre l’État-nation et les peuples autochtones, au centre de la production de la positionnalité autochtone, se recompose. Plusieurs chercheur·es ont ainsi interrogé le lien entre construction nationale et autochtonie. Certain·es remarquent ainsi un refus partiel de l’emploi de la catégorie « peuples autochtones » car trop liée au pouvoir colonial [Grydehøj *et al.*, 2018], une mobilisation stratégique et ponctuelle de la catégorie dans l’optique de la défense de droits spécifiques [Sowa,

2013], et enfin, une transformation du discours public sur l’autochtonie, glissant d’un vocabulaire de la résistance vers celui d’une gouvernance indépendante tendant vers l’ethnonationalisme [Thisted, 2017]. Certains vont jusqu’à questionner la correspondance entre les facteurs définitionnels de l’autochtonie tels que retenus par le droit international et la situation contemporaine des « Groenlandais·es » [Mortensen et Barten 2017], au risque de reproduire une analyse normative. Ces recompositions ne doivent cependant pas faire oublier l’historicité de la colonisation au Groenland et ses implications sociales, économiques et politiques, et en particulier, la quotidienneté de la minorisation : à citoyenneté danoise similaire et malgré le transfert de compétences, venir du Groenland et être identifié comme tel, c’est être positionné en situation minoritaire dans un État danois où la blancheur est codée comme normale.

2. Lectures de soi : se situer dans l’espace social post-colonial⁷

- 7 Dans ce contexte, les étudiant·es rencontrés adoptent des identifications hétérogènes, qu’il convient de lire à la lumière de leurs positions sociales. Inscrit·es et résident·es dans la région de Copenhague où se situent les établissements les plus sélectifs du pays⁸ et où les prix du marché de l’immobilier sont particulièrement élevés [Næss-Schmidt *et al.*, 2018]. Ils et elles viennent principalement des grandes villes du Groenland (voir fig.2) et sont nombreux·es à être issu·es de familles mixtes, (ayant une de leurs parent·es ou grand-parent·es identifié·es comme danois·es) ce qui leur confère un certain nombre d’avantages dans leurs parcours scolaires. Malgré cela, ils et elles ont souvent des parcours non-linéaires et sont souvent les première·s de leurs familles à poursuivre des études supérieures, voire les première·s à étudier au-delà des dix années de scolarité obligatoire au Groenland : ces éléments rentrent en compte dans la construction de leur positionnement social. L’identification à la catégorie de « peuples autochtones » est ainsi loin d’être évidente. Si certain·es se présentent comme “*Inuk from Greenland*”, le terme n’est parfois pas compris, voire évoque d’autres contextes : “*I think that when I heard the word indigenous, I kind of combine it with, aboriginals, or, natives, and how a small population are in their own home*”. Enfin, il se superpose souvent à une identification nationale en apparence paradoxale : “*I grew up in an indigenous country (...) so I definitely recognize myself as an indigenous people*”. D’autres la rejettent plus directement, sans pour autant dépolitiser leur appartenance à un groupe social qui se reconfigure autour de binarités nationales : le privilège social n’est pas associé directement à une couleur, mais à une nationalité et à une langue qu’on lui associe (danois/kalaallisut). L’identification au groupe minorisé s’établit alors en fonction de différents paramètres, du rapport à l’espace de socialisation primaire aux héritages (certain·es convoquant des tests ADN pour justifier leur non/appartenance), en passant par des degrés différents de conscientisation des rapports coloniaux. La diversité des auto-identifications ne doit cependant pas occulter la similarité des stéréotypes qu’on leur assigne et qui constituent le ciment d’une expérience minoritaire partagée, laquelle repose sur une image dévalorisée et dévalorisante de la région où ils et elles ont grandi.

Figure 2. Effectifs d’étudiant-e-s groenlandais-e-s au Danemark selon leur provenance et principaux établissements d’inscription en licence, licence professionnelle et master entre 2003 et 2013



3. L’autochtonie comme positionnement social en tension

- 8 Ces quelques éléments de contexte posés, on voit bien ainsi les limites de l’utilisation de l’expression « peuples autochtones » comme catégorie d’analyse. Ayant vue le jour dans les années 1970, elle a en effet été construite davantage comme une catégorie d’action politique, sans pour autant arrêter une définition stricte, qui, selon les principaux-aux concerné-es, ferait courir le risque de l’essentialisation ou de l’exclusion [Daes, 1996 ; Hirt et Collignon, 2017]. Parce qu’il cristallise la reconnaissance de droits et l’existence d’un rapport de pouvoir, il faut dire que le terme ne fait pas non plus l’unanimité dans le champ scientifique [Morin, 2011]. Dans ce contexte, les approches des *critical geographies of indigeneity* proposent d’opérer un glissement : plutôt que de mobiliser la notion de « peuples autochtones » comme outil conceptuel, ce courant place au centre la notion d’*indigeneity* – que je traduirais par autochtonie dans le reste du texte. En s’appuyant sur les apports des *critical race studies*, des théories du *settler colonialism* et des études féministes, il s’agit de s’intéresser aux mécanismes de production de l’autochtonie : “*indigeneity is hence a positioning, a relational reading and a producing of difference and subjectivity*” [Radcliffe 2017 : 2]. Définie comme “*the socio-spatial processes and practices whereby Indigenous people and places are determined as distinct (ontologically, epistemologically, culturally, in sovereignty) to dominant universals*” [Radcliffe, 2017 :1], l’autochtonie se construit donc dans l’interaction et elle est indissociable de son contexte de production : « *the concept signals the need to carefully parse the conditions under which this positioning emerges and how it becomes articulated with positionings of settler, nation-state, development, whiteness* » [Radcliffe, 2017 : 2]. En se concentrant sur les processus, ce glissement permet alors, sur un plan analytique, de se préserver d’un risque d’homogénéisation qui invisibiliserait contextes et dimension dynamique des positions sociales. Finalement, plutôt que de penser l’autochtonie comme une catégorie

de pensée et d’action politique, il s’agit donc de penser l’autochtonie comme un rapport social, c’est-à-dire comme « *une tension qui traverse le champ social et produit des enjeux matériels et idéels, autour desquels se constituent des groupes aux intérêts sociaux antagonistes* » [Kergoat, 2012 : 17]. Cette approche semble alors particulièrement pertinente pour aborder un contexte où l’usage et la reconnaissance de la catégorie de « *peuples autochtones* » fait débat, alors même que les asymétries produites des rapports coloniaux demeurent.

- 9 Approcher l’autochtonie comme un rapport social nécessite alors de reconsidérer la place de l’espace dans la construction du positionnement social des individus. En effet, la spoliation des terres et les déplacements forcés ayant conduit à la marginalisation économique et politique des autochtones est au cœur de la production de l’autochtonie : c’est la colonisation même qui a créé les peuples autochtones [Smith, 1999]. Cependant, un certain nombre de chercheur·e·s rappellent qu’il ne s’agit pas d’essentialiser ce lien à la terre et aux ressources, dans un contexte où les peuples autochtones sont de plus en plus mobiles et où leurs espaces vécus ne se limitent pas à l’espace de la réserve ou à l’espace rural auxquels on les assigne parfois [Kobayashi et De Leeuw, 2010 ; Comat, 2012 ; Cameron *et al.*, 2014 ; De Leeuw, 2014 ; Hunt, 2014 ; Radcliffe, 2018]. Sarah De Leeuw invite ainsi à changer la focale de la réflexion, pour ne pas se limiter uniquement au « *territoire* » ou à l’antériorité d’une occupation, mais pour réfléchir davantage à la manière dont l’autochtonie est négociée à l’échelle des individus et dont elle se construit en lien avec les non-autochtones [2014]. Par conséquent, mobiliser la notion de stigmatisme territorial [Wacquant, 2007], semble tout à fait opérant pour comprendre la manière dont la région d’origine intervient dans le façonnement de l’autochtonie et le vécu des positions minoritaires qui en découlent. Développée en sociologie urbaine pour comprendre comment certains lieux ou quartiers de résidence participent de la disqualification sociale, elle s’inscrit dans le sillage de la sociologie interactionniste goffmanienne. Quand le stigmatisme désigne « *un attribut qui jette un discrédit profond* » [Goffman, 1975 : 13] sur les individus, sa variante spatialisée, que Loïc Wacquant appelle la « *souillure de lieu* », présente « *des propriétés cousines de celles des stigmates corporels, moraux et tribaux* » (2007 : 19). Dès lors, on voit bien que la spécificité des processus de racialisation qui construisent la condition autochtone accorde une place spécifique à l’espace : qu’il s’agisse des déplacements forcés, des terres spoliées ou d’une association supposée entre des caractéristiques biologiques, culturelles d’un groupe social et des représentations spatiales. C’est sur ce dernier point que l’on concentrera l’analyse, en ce qu’il permet de saisir la persistance d’un positionnement social minoritaire, et ce, malgré l’ascension sociale progressive d’une partie de la population groenlandaise par les études et le processus d’autonomisation politique du Groenland. Je propose ainsi de voir comment le stigmatisme territorial, en s’inscrivant dans le quotidien des étudiant·e·s rencontré·e·s, participe des micro-agressions raciales [Sue *et al.*, 2007 ; Clark *et al.*, 2014] vécues, et par conséquent à la constitution de subjectivités minoritaires.

Les aptitudes, la primitivité et le pathologique : catégorisations ordinaires et stigmat territorial

1. Trop blanc⁹ pour être groenlandais : positionnement social, attentes normatives et visibilité

- 10 Les étudiant·e·s rencontrées font tous et toutes l’expérience d’une assignation à identité stéréotypique de groupe, négociée différemment selon les études suivies, les origines sociales ou leurs genres. Dans les images qu’on leur renvoie, « Groenlandaise » est systématiquement associé à une couleur de peau, à un milieu social défavorisé et à un faible niveau d’études. Ce « racisme quotidien » [Essed, 1991] rencontré tout au long de leur parcours, n’est pas limité à un contexte particulier, même s’il prend des formes spécifiques selon les contextes dans lequel il est produit. Sofie, étudiante en master d’études commerciales témoignait ainsi d’une des réactions des élèves rencontrés lorsqu’elle présentait son parcours dans une école publique :

“They have this study trip to other Folkeskolen¹⁰, to meet with other kids in Denmark, and then, I’ve got this remark when they said: oh, I didn’t know that the Greenlanders was so smart. Like, stuff like that.”

(Mars 2019)

- 11 Cet exemple montre comment d’une part, la racialisation s’articule à des dynamiques de classe, et d’autre part, s’appuie sur des formes de biologisme, c’est-à-dire, sur « une tendance à fonder l’interprétation, voire, l’explication des phénomènes sociaux sur des facteurs biologiques » [Lemerle, 2016]. Ce processus se double parfois d’un phénomène de classement qui vient recouper d’autres hiérarchies fondées sur des stéréotypes raciaux, comme l’expliquait Regine lorsqu’elle évoquait une interaction avec une étudiante de sa promotion :

“Sometimes they kind of think that I am Asian, so they have this positive prejudice about that because then they kind of think that I am better in Maths that I am. It’s so funny because I actually talk to a girl and she thought that I was Asian ... and then she ... kind of ... change her attitude towards me, when she find out that I was Greenlandic, and then she kind of ... in a pitiful voice asking me: oh, is it not too hard to study Mathematics? So, she went from oh! She looks Asian she must be very good at Maths, to, oh, she must be very bad at Maths, because she is Greenlandic!”

(Mai 2019)

- 12 On voit dans cet exemple comment la racialisation opère de manière spécifique à un contexte donné : elle construit certains individus comme plus compétents que d’autres dans le déroulement des cursus universitaires, sans être limitée à une binarité autochtone/non autochtone. Elle s’appuie en effet sur d’autres stéréotypes associés à d’autres formes de catégorisations raciales, ici sur l’image d’une « minorité modèle » et performante sur le plan scolaire comme sur celui du travail, associée aux personnes d’origine asiatique [Kao *et al.*, 2013 ; Ichou, 2018]. Dans ce récit d’interaction, c’est finalement la possibilité même que Regine soit à sa place dans un cursus particulièrement sélectif qui est questionnée. Comme le soulignait Élodie Druetz dans son travail sur l’expérience de la stigmatisation des diplômé·e·s d’origine africaine [2016], la stigmatisation fonctionne alors comme un « curseur social » qui produit un sentiment de dissociation chez les diplômé·e·s, dont le statut social réel est particulièrement éloigné de l’image d’eux-mêmes qu’on leur renvoie.

- 13 Ces deux exemples indiquent ainsi que la racialisation ne repose pas uniquement sur le stigmaté associé à une couleur de peau. Parallèlement à l'articulation entre logiques de race et logique de classe, les schèmes représentationnels renvoyant à la région d'origine constituent d'autres critères qui participent à l'infériorisation des « Groenlandais·es », appuyant l'idée selon laquelle les formes de racialisation ne sont pas uniquement corporelles [Miles, 1993 ; Dorlin, 2009]. Ainsi, les étudiant·es rencontré·es relatent le fait que dans les interactions, le dévoilement de la région d'origine¹¹ joue un rôle particulier, au-delà des seules caractéristiques phénotypiques. L'assignation à identité dont ils et elles sont l'objet, par les autres étudiant·es, leurs collègues, et plus rarement leurs enseignant·es, peut alors s'appuyer sur la confusion avec d'autres minorités racisées, voire avec la majorité blanche. Leur statut d'étudiant, mais aussi parfois leur couleur de peau, opère ainsi un décalage avec les attentes normatives auxquelles ils et elles sont confronté·es. Décrivant le fait d'être sans cesse ramené·es à leur identité de « Groenlandais·es », ils et elles expliquent en devenir paradoxalement suspect·es : trop blanche·s pour être Groenlandais·es, trop peu marginalisé·es sur le plan social pour revendiquer cette appartenance. Faisant le récit, avec la monotonie de l'habitude, des premiers jours de classe où il lui arrive de corriger son enseignant qui butte sur son prénom -révélant ainsi une information qui le rend discréditable-, Ilannguaq, rapporte :

"Oh, you are Greenlandic. Then you are, blabla (...) it's very negative, like, alcohol, or suicide, it's like only the negative things of Greenland. Or, that it's such a great nature. Or, you don't look that Greenlandic, why are you so white skinned. And it's like, you can't be really Greenlandic because of that."

(Mars 2019)

- 14 L'expérience négative associée à la stigmatisation est donc double, puisqu'elle articule la négation des appartenances et l'imposition de caractéristiques sociales chargées négativement et étroitement associées à l'espace d'origine. Dans le contenu de ces stéréotypes, je distingue ainsi au moins deux régimes de production de la différence : le régime de la primitivité et le régime du pathologique.

2. Deux régimes de production de la différence : de la primitivité au pathologique

- 15 En décrivant les stéréotypes dont ils et elles sont l'objet, les premiers éléments mentionnés renvoient à des représentations particulièrement homogènes et lissées de leur espace d'origine. C'est un espace sans villes ni villages (mais marqué par une supposée interconnaissance systématique de celles et ceux qui en viennent), renvoyant à une nature sauvage, exotisée, dont les éléments qui la composent expriment une image essentialisée du « Grand Nord », où certains attributs de cet imaginaire sont décontextualisés : « *they think that we live in igloos* », un type d'habitat par ailleurs historiquement peu présent au Groenland [Petersen, 2003]. Certain·es se sont vu·es demander s'il était fréquent d'aller à l'école « *riding polar bears* », où encore, si, au Groenland, on pouvait trouver certains biens de consommation élémentaires, comme des biscuits. Ces schèmes représentationnels s'appuient sur une conception positiviste du développement, où par une compression de l'espace et du temps, l'espace d'origine semble correspondre finalement à une antériorité historique, comme le rapportait Sofie :

"Sofie: there is a fellow student of mine, that learn from Folkeskolen, from teachers here in Denmark, that, eh ... we have this ... mands prøve. Like, a male test... for young boys, how do they become male, like, if they are men enough. Eh ... and then, that test was like, you kill a seal, and then take the skin off, and then take the skin directly, and wear it. And ... we don't do that. And then the teacher said that they were also bathing in the seal blood, and then I was like: I never, never never, in my life, learn about that thing, we don't do that in Greenland. But this is what they thought at school, some of them at least.

M: oh ... it sounds like...

Sofie: Making us savages. Exactly."

(Mars 2019)

- 16 Cet exemple nous montre deux choses : d'une part, le rôle joué par l'institution scolaire dans les actes de catégorisation, et d'autre part, la manière dont les rapports de sexe sont intégrés au processus de racialisation. La mythification de pratiques localisées (le rituel de la chasse sur la côte) performe alors une masculinité indissociable d'un état sauvage et primitif. Les corps féminins ne sont pas absents de ce processus normatif sexualisé : les étudiantes relatent ainsi souvent avoir été décrites comme « trop belles » pour être Groenlandaises.
- 17 Parallèlement, une autre modalité de différenciation opère dans le quotidien des étudiant·e·s rencontrée·s. Alors que le régime de la primitivité est souvent renvoyé à l'ignorance de leurs interlocuteur·rice·s, ce second régime de différenciation est souvent vécu plus négativement par les étudiant·e·s dans la mesure où son référentiel renvoie à des maux sociaux familiaux. Cependant, comme le rappelle Loïc Wacquant, le propre du stigmaté territorial n'est pas de reposer sur le registre de la vérité mais sur le registre du préjudice social : « *que ces lieux soient ou non délabrés et dangereux, et que leur population soit ou non composée de pauvres, de minorités et d'étrangers importe peu au final : la croyance préjudicielle qu'ils le sont suffit à déclencher des conséquences socialement nuisibles* » [Wacquant, 2007 : 2]. Ivalu, étudiante en licence de sociologie, faisait ainsi le récit d'une interaction sur son lieu de travail :

"I feel like I won't say privileged, but sometimes I feel like ...a bit ... I like the way that I'm not looking like Greenlandic people, because, I know how a lot of people experienced discrimination because they are from Greenland. Well, I don't look like a Greenlandic person ... I'm not, like, you know, I don't have dark hair and ... eyes, or, ...darker skin (...). We had a Christmas party, here at my work (...) And, I wasn't drinking that much, and he came, and he like, he came with a shot of something, and he said: Ivalu, drink this, you are from Greenland, you could take it! Like, you are from Greenland, why, eh, why aren't you drunk? (...) In Greenland there is a lot of troubles, like, problems, with alcoholism, and social problems, like abuses and things like that ... and they only see that. But, it's not just what we are, it is not who I am. Like I'm not ... I'm not coming from an abusive family, or an alcoholic family or ...it's a lot more than that. And I also get this: are you also coming from Greenland? Are you really? And I'm like: what? You don't look Greenlandic. They have to, like, who's Danish in your family? Is your father Danish, is your mother Danish? And, I'm like no! (...) it's just such a big part of my life, that it's difficult to find a way to call it, if it is, racism, or, stereotype, stigma, or ... it's just normal".

(Mars 2019)

- 18 Le Groenland apparaît ici comme un espace pathologisé, dont les caractéristiques se transmettent aux individus : avoir été violenté·e, ou encore, venir d'une famille alcoolique. On voit bien ici comment s'imbriquent différentes modalités de fonctionnement du discrédit social. Une première modalité renvoie ainsi aux « tares de caractère » [Goffman, 1975], particulièrement rencontrée dans les moments de sociabilité et formulée par les collègues ou connaissances, elle renvoie à l'alcoolisme. Elle se cristallise dans l'expression danoise *grøenlænderstiv* – « ivre mort comme un

Groenlandais »¹². Au stigmatisme renvoyant aux « tares de caractère » vient se superposer une deuxième modalité, le « stigmatisme tribal » [Goffman, 1975] renvoyant au phénotype. Comme Ivalu l’explique, c’est finalement un privilège d’y échapper : elle peut dissimuler partiellement les attributs discréditants, parce qu’elle est blanche ; le stigmatisme territorial agit alors davantage ici par sa notoriété [Goffman, 1975] plus que par sa visibilité, par ce que son collègue sait de ses origines avant la soirée décrite. Dans le discours d’Ivalu est alors associée de manière tacite la nationalité à la couleur : « être Groenlandaise », c’est, tant pour elle que pour ses interlocuteur·trices, nécessairement être non-blanc, soulignant une intériorisation d’un codage normatif chromatisé des appartenances nationales. La difficulté à dire la couleur (les hésitations, la recherche du bon terme) révèle aussi la manière dont la race est invisibilisée par ce codage, qui associe de manière schématique danicité et blanchité d’une part, et groenlandité et non-blanchité d’autre part. Enfin, on voit également ici la manière dont le stigmatisme territorial fonctionne en s’articulant aux deux précédents : c’est bien la connaissance de la provenance géographique qui déclenche l’expérience négative. Ces éléments amènent donc à nuancer la proposition de Loïc Wacquant, qui expliquait que le stigmatisme territorial, à la différence d’autres marques, peut être atténué, voire annulé par la mobilité géographique [2007]. En effet, pour les étudiant·es rencontré·es, c’est presque l’inverse qui se produit : les modalités opératoires du stigmatisme imbriquant logiques de classe, de race et d’origine, sont indissociables les unes des autres, et complexifient ainsi la gestion de l’information qui en découle. C’est l’imbrication de ces différents paramètres qui contribue au processus de racialisation et au façonnement d’une positionnalité autochtone, soulignant ici la complexité des rapports de domination dans laquelle les individus évoluent. On voit donc bien le rôle joué par la région d’origine comme média de la production d’une différence hiérarchisante : elle permet une racialisation qui ne se dit pas.

“Fuck, men! We are europeanized elite eskimos!”¹³ : être étudiant·e et négocier l’identification aux territoires du pathologique

1. Cacher d’où l’on vient ?

- 19 Aborder la manière dont le stigmatisme territorial participe au façonnement de l’autochtonie ne peut pas se passer d’une attention à la manière dont les individus réagissent au stigmatisme qu’on leur impose. Loin d’être façonnée uniquement par la passivité, l’expérience minoritaire se construit aussi par un apprentissage de pratiques et de stratégies visant à limiter les conséquences négatives, en ce qu’elles expriment une recherche du contrôle des impressions produites et révèlent différentes conscientisations des rapports de domination. Comme le rappelle Loïc Wacquant, « *l’infamie territoriale présente des propriétés cousines de celles des stigmates corporels, moraux et tribaux, et elle pose des dilemmes de gestion de l’information, de l’identité et des relations sociales tout à fait similaires* » [2007 : 19]. Ainsi, s’intéresser à la manière dont les individus font avec la stigmatisation permet de souligner l’épaisseur des subjectivités comme des capacités différentes à négocier le stigmatisme.
- 20 Si certain·es indiquent trouver des ressources dans les collectifs implantés dans la région de Copenhague, la négociation de l’imposition du stigmatisme se fait surtout de

manière individuelle et révèle différentes formes de conscientisation de la condition minoritaire. Dans l'association des étudiante·es groenlandais·es, la stigmatisation n'est que rarement abordée frontalement. Dans le fil des entretiens, un vocabulaire du dévoilement renvoie à la gestion de l'information : « *when you reveal that you are from Greenland* », « *don't say where I'm from* ». Elle s'accompagne parfois de dilemmes, évoqué au détour d'une conversation avec un couple d'étudiant·es : « *I remember, that I thought that I shouldn't say that I am from Greenland, because I thought that people will look at me in a different way, or they will look at different at me but ... I kind of accepted it* ». Il s'agit ainsi de contrôler l'information responsable du discrédit social comme d'une curiosité mal placée à leur égard. Les stratégies de présentation de soi peuvent également tenter d'agir sur des attributs matériels responsables de l'étiquetage, qui vont être particulièrement opérants dans les contextes de sociabilité étudiante : ne pas boire de Guld Øl lors d'une soirée, une bière bon marché associée aux Groenlandais, ne pas acheter seule de la bière au supermarché, voire, ne pas boire d'alcool du tout. On voit cependant bien comment la manière dont les représentations négatives de l'espace d'origine fonctionnent en imbrication avec d'autres stigmates est utilisée comme ressort de la mise à distance du stigmaté territorial, soulignant dès lors des capacités différentes à pouvoir s'en jouer : la blancheur de la peau permet de contrôler la visibilité d'autres attributs disqualifiants.

2. L'imposition contextuelle du stigmaté et le sentiment d'illégitimité

- 21 Ces capacités différentes à contrôler la présentation de soi prennent un sens particulier à l'aune de la spécificité de la population considérée. En effet, si la stigmatisation opère au quotidien, le contexte scolaire et universitaire constitue un lieu privilégié du dévoilement où certain·es craignent de voir un symbole du stigmaté territorial dévoilé, qu'il s'agisse de la langue ou du niveau scolaire ; l'articulation de ces deux éléments produisant ainsi un phénomène d'infériorisation, surtout ressenti au début des cursus universitaires, semblable à l'intériorisation du regard blanc décrite par Fanon [2015] :

F: I am at the bottom you know. Eh, because of my knowledge, because of my background ... I feel like that. Like, I don't really deserve the master degree. I don't know, it maybe because I'm from Greenland (...). I always feel like that I am not as good as the others.
M: because of that background?

F: yeah. I'm not treated like a Greenlander. But I feel like. (...) I always compare myself to others, and especially Danish people, and, eh, when they, for example, have a presentation, they speak very fast, and they always seems that they know everything (...) And, eh, I always this limit, when I present something in English, or in Danish. And I always feel like I can ... do it better, if I, eh, if I present something in Greenlandic"

(Mai 2019)

- 22 Cet exemple montre bien comment le stigmaté territorial dialogue avec le processus de racialisation, lorsqu'il vient entamer l'estime de soi. Le stigmaté territorial étant associé à une langue particulière, Frederik m'explique alors chercher à parler le moins possible en classe dans la crainte de révéler d'où il vient : « *they will know that you are coming from ... or, that you dont belong to the university level* » ; une crainte que l'on retrouve en particulier au début des trajectoires, et plus particulièrement chez les étudiant·es dont le danois n'est pas la ou l'une des langues maternelles, et donc, plus spécifiquement chez celles et ceux issu·es des classes moyennes ou des classes populaires. Ce n'est donc jamais un seul paramètre qui permet de lire les effets de la stigmatisation sur les individus. Ce type de réaction montre bien l'existence d'une

tension entre intériorisation et résistance aux rapports de domination dans les stratégies d’invisibilisation des attributs discréditables.

3. La distanciation par le statut social

- 23 Être étudiant confère d’abord un statut social, qui permet la mise à distance des effets de la racisation par rapport à d’autres membres du groupe stigmatisé : la mise en avant de l’exceptionnalité de leurs trajectoires, voire le déplacement du stigmate sur les plus marginalisé·e·s sont par exemple deux stratégies de construction d’un rapport positif à soi. Mais cela confère également, par l’acquisition d’un savoir universitaire légitime, des ressources pour tenter d’effacer le caractère discréditable de l’origine géographique. L’hétérogénéité des personnes rencontrées, en termes de milieu social d’origine mais également en termes de types d’études suivies, va se retrouver dans le vécu de la charge discréditante de l’origine géographique. En effet, on remarque que la minimisation s’avère être une réaction plus fréquente chez les étudiant·e·s en sciences de la nature et en sciences formelles, et plus spécifiquement chez les hommes. La stigmatisation est alors renvoyée au registre de l’ignorance ou de l’humour de leurs interlocuteur·ice·s, les représentations dévalorisantes sont ainsi parfois lues comme des « blagues », certains expliquant eux-mêmes s’amuser de blagues « un peu racistes ».
- 24 Parallèlement, l’institution universitaire joue un rôle différent pour les étudiant·e·s en sciences humaines et sociales. Il n’est pas rare que la découverte d’auteur·trices en classe devienne le support de la construction d’un contre-récit, en permettant la conscientisation des rapports de domination dans lesquels les individus sont pris : « *with education, I understood the mechanics of it, like Erwing Goffman and Stigma. In a class discussion, we were talking about how humor is an effective tool to de-stigmatized* ». Les productions universitaires sont fréquemment orientées vers des thèmes en lien avec leurs origines. Elles sont alors parfois utilisées comme des moyens de déjouer la stigmatisation en tentant d’agir sur la charge négative de l’attribut : écrire un article de presse sur les difficultés rencontrées par les étudiant·e·s venu·e·s du Groenland quand on est étudiant en journalisme, construire des supports de cours pour l’école primaire pour un étudiant en histoire, ou, comme pour Sussi, rédiger son mémoire d’histoire de l’art pour contribuer à briser l’association entre Groenland et primitivité évoquée plus haut :

“There is a Danish photographer, and he had an exhibition in Qaanaaq, about people from North Greenland. The photographer has been there a few times, and, taking pictures of bears and dog sledge, and ice, it’s very beautiful pictures. But, I wanna know how another nationality shows another, in art forms. And, if there is any eh misperceptions. It was very, very primitive way of showing people, even if we are in modern times, like, only pictures of bears, like, there is no modernity. (...) I choose the subject, it’s because, when we started in Art History, it’s only about European artists, from Italy, from Germany, and Denmark. It has never been about Greenland. And, I have seen art from Greenland in my life, but, I don’t know the history. So, I was like, maybe I could write about Greenland, and go back to the roots, kind of, and not only dealing with Europeans. (...) then a classmate mentioned this exhibition, so, I took a look, and, it was very dynamic pictures, with blood and polar bears ... but I was like, oh, again, showing the primitive peoples of Greenland, why never the modern? (...) so maybe I can write about that, about, other cultures only want to show the primitive side of Greenland. Like, they feed the primitive side about Greenland, all the time, and not the modern times”.

(Avril 2019)

- 25 On retrouve ainsi un rapport à l'institution scolaire et universitaire proche de ce que démontrait Elodie Druez, pour les diplômé·e·s d'origine africaine : « *cette appropriation de la culture légitime qui passe par les études constitue pour ces enquêtés l'acquisition d'un capital symbolique, la maîtrise d'un discours, de concepts et d'auteurs reconnus leur conférant une légitimité dans leur critique du système qui occulte la domination raciale* » [2016], mais qu'il convient de relire à la lumière de la spécificité de la reproduction des rapports sociaux vécue par les étudiant·e·s groenlandais·e·s. En effet, si l'acquisition d'un capital symbolique facilite la critique de la stigmatisation comme la construction d'un rapport positif à soi, cela ne doit pas faire oublier que l'institution scolaire et universitaire joue aussi un rôle inverse, et plus particulièrement dans le cas d'un phénomène de racialisation où s'articulent langage, nation, couleur de peau et origine géographique.

Conclusion : le stigmat territorial entre polarisation des positionnements minoritaires liés à l'autochtonie et production d'un ordre national

- 26 La mobilité des étudiant·e·s vers le Danemark est donc l'occasion d'une recomposition des statuts sociaux. Elle se joue tant sur le long terme de la trajectoire que dans les interactions, où l'on a pu montrer le fonctionnement de la stigmatisation attachée aux personnes venant du Groenland. La manière dont les représentations de l'espace d'origine jouent dans la racialisation a permis de montrer comment un ordre national chromatisé est performé dans les interactions quotidiennes. L'approche dynamique, expérientielle et consubstantielle de l'autochtonie a permis de montrer que les phénomènes de minorisation et d'altérisation liés à l'imposition d'un stigmat territorial s'articulent avec d'autres rapports de pouvoir, qui contribuent à une polarisation des autochtonies. En effet, la stigmatisation comme les stratégies mobilisées pour y faire face dépendent d'une multitude de facteurs, notamment des ressources acquises au cours des trajectoires scolaires et universitaires des individus, mais également des milieux dans lesquels ils ont grandi. Cela souligne la nécessité de penser l'autochtonie comme un positionnement social dynamique, qui se recompose selon les contextes, selon des logiques de « race » et de classe, mais également au fil des trajectoires des individus.

BIBLIOGRAPHIE

BELKACEM Lila, DIRENBERGER Lucia, HAMMOU Karim et ZOUBIR Zacharias, 2019, « Prendre au sérieux les recherches sur les rapports sociaux de race », *Mouvements*, [http://mouvements.info/prendre-au-serieux-les-recherches-sur-les-rapports-sociaux-de-race/#_ftn1], consulté le 15 août 2019.

CAMERON Emilie, DE LEEUW Sarah et DESBIENS Caroline, 2014, « Indigeneity and ontology », *cultural geographies*, vol. 21, n° 1, p. 19-26.

- CHASSAIN Adrien, CLOCHEC Paulin, LE MEUR Chloé, LENORMAND Marc et TREGAN Marine, 2016, « Approches expérientielles du fait minoritaire », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, [En ligne] avril 2016, n° 30, p. 7-26, consulté le 28 août 2019.
- CLARK Anthony, KLEIMAN Sela, SPANIERMAN Lisa, ISAAC Paige, et POOLOKASINGHAM Gauthamie, 2014, "'Do you live in a teepee?' Aboriginal students' experiences with racial microaggressions in Canada." *Journal of Diversity in Higher Education* vol.7, n°2, p.112-125.
- COMAT Ioana, 2012, « Sortir de l'invisibilité. Comprendre la place de la ville dans les territoires autochtones contemporains sous l'angle juridique », *Géographie et cultures*, [<https://journals.openedition.org/gc/164?lang=en>], septembre 2012, n° 81, p. 59-76, consulté le 22 août 2019.
- DAES Erica-Irene, 1996, « Qui sont les peuples autochtones ? », Document de travail sur la notion de peuple autochtone, Commission des Droits de l'Homme, *Organisation des Nations Unies*, [<https://www.gitpa.org/Autochtone%20GITPA%20300/gitpa%20300-0-3%20notions%20de%20peuples%20autoch.htm>].
- DE LEEUW Sarah, 2014, « State of care: the ontologies of child welfare in British Columbia », *cultural geographies*, 1 janvier 2014, vol. 21, n° 1, p. 59-78.
- DE LEEUW Sarah et HUNT Sarah, 2018, « Unsettling decolonizing geographies », *Geography Compass*, vol. 12, n° 7, p. e12376.
- DORLIN Elsa, 2009, *Sexe, race, classe : pour une épistémologie de la domination*, Paris, Presses universitaires de France, Actuel Marx, 324 p.
- DRUEZ Élodie, 2016, « Un « nigger moment » à la française ? Expérience de la stigmatisation chez les diplômés et étudiants d'origine africaine », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [<https://journals.openedition.org/traces/6446>], avril 2016, n° 30, p. 125-145, consulté le 15 août 2019.
- ESSED Philomena, 1991, *Understanding Everyday Racism: An Interdisciplinary Theory*, Newbury Park, SAGE, 333 p.
- FANON Frantz, 2015, *Peau noire, Masques blancs*, Paris, Le Seuil, (Points Essais), 236 p.
- GALERAND, Elsa et KERGOAT, Danièle, 2014, « Consubstantialité vs intersectionnalité ? À propos de l'imbrication des rapports sociaux », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 26, no 2, p. 44-61.
- GARNER, Steve, 2014, "Injured nations, racialising states and repressed histories: making whiteness visible in the Nordic countries", *Social Identities*, vol. 20, no 6, p. 407-422.
- GAVIRIA Olga, 2014, *Inuit Self-determination and Postsecondary Education: The Case of Nunavut and Greenland*, Thèse de doctorat, Toronto, Université de Toronto, 259 p.
- GOFFMAN Erwing, 1975, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Éditions De Minuit (Le sens commun), 180p.
- GRYDEHØJ Adam, NADARAJAH Yaso et MARKUSSEN Ulunnguaq, 2018, "Islands of indigeneity: Cultural distinction, indigenous territory and island spatiality", *Area*, p. 1-9.
- GUILLAUMIN Colette, 1972, *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, La Haye, Mouton, 246p.
- HIRT Irène et COLLIGNON Béatrice, 2017, « Quand les peuples autochtones mobilisent l'espace pour réclamer justice », *Justice Spatiale Spatial Justice* [<https://www.jssj.org/article/quand-les-peuples-autochtones-mobilisent-lespace-pour-reclamer-justice/>], mars 2017, n°11, consulté le 22 août 2019.

- HUNT Sarah, 2014, "Ontologies of Indigeneity: the politics of embodying a concept", *cultural geographies*, vol. 21, n° 1, p. 27-32.
- ICHOU Mathieu, 2018, *Les enfants d'immigrés à l'école : Inégalités scolaires du primaire à l'enseignement supérieur*, Paris, Presses Universitaires de France, 237 p.
- KAO Grace, VAQUERA Elizabeth et GOYETTE Kimberly, 2013, *Education and Immigration*, Hoboken, Wiley, 212 p.
- KERGOAT Danièle, 2009, « Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux », in DORLIN Elsa, 2009, *Sexe, race, classe : pour une épistémologie de la domination*, Paris, Presses universitaires de France, Actuel Marx, p. 111-125.
- KERGOAT Danièle, 2012, *Se battre, disent-elles...*, Paris, La Dispute, 353 p.
- KOBAYASHI Audrey et DE LEEUW Sarah, 2010, "Colonialism and the tensioned landscapes of Indigeneity" in SMITH Susan, PAIN Rachel, MARSTON Sallie et JONES John Paul (dir.), *The Sage handbook of social geographies*, Newbury, SAGE, p. 118-138.
- KESKINEN Suvi, TUORI Salla, IRNI Sara et MULINARI Diana, 2016, *Complying with Colonialism: Gender, Race and Ethnicity in the Nordic Region*, Londres, Routledge, 289 p.
- LEMERLE Sébastien, 2016, « Trois formes contemporaines de biologisation du social », *Socio. La nouvelle revue des sciences sociales*, 10 mai 2016, n° 6.
- LOFTSDÓTTIR Kristín et JENSEN Lars, 2016, *Whiteness and Postcolonialism in the Nordic Region: Exceptionalism, Migrant Others and National Identities*, New York, Routledge (studies in migrations and diasporas), 195 p.
- MAZOUZ Sarah, 2017, *La République et ses autres : Politiques de l'altérité dans la France des années 2000*, Lyon, ENS Éditions, 286 p.
- MILES Robert, 1993, *Racism After « race Relations »*, Londres, Routledge, 260 p.
- MORICE Alain, 2002, « La « race » entre l'innommable, l'innommé et le mal nommé : comment avancer ? », *Lusotopie*, vol. 9, n° 1, p. 365-373.
- MORIN Françoise, 2011, « Le malaise des anthropologues face à la globalisation de l'autochtonie », *Revue internationale sur l'Autochtonie*, n°3-2011, p. 129-140.
- MORTENSEN Bent Ole Gram et BARTEN Ulrike, 2017, « The Greenland Self-Government Act: The Pitfall for the Inuit in Greenland to Remain an Indigenous People? », *The Yearbook of Polar Law Online*, vol. 8, n° 1, p. 103-128.
- NÆSS-SCHMIDT Helge Sigurd, HEEBØLL Christian, HAAHR Jens-Hendrik, HVID Vifred, LANGAA NEJLAND Thomas, *Boligmarkedets-analyse for hovedstaden. Boligbehov, udviklingspotentialer og -strategier*, Rapport pour le ministère des Transports, des constructions et du logement, janvier 2018, 69p.
- PETERSEN Robert, 2003, *Settlements, Kinship and Hunting Grounds in Traditional Greenland*, Copenhague, Museum Tusulanum Press, 332 p.
- PETTERSON Christina, "Colonialism, racism and exceptionalism", 2016, in LOFTSDÓTTIR Kristín et JENSEN Lars, 2016, *Whiteness and Postcolonialism in the Nordic Region: Exceptionalism, Migrant Others and National Identities*, New York, Routledge. 41-54.
- POIRET, Christian, 2011, « Les processus d'ethnisation et de raci(al)isation dans la France contemporaine : Africains, Ultramarins et « Noirs ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 27, no 1, p. 107-127.

- RADCLIFFE Sarah A., 2017, "Geography and indigeneity I: Indigeneity, coloniality and knowledge", *Progress in Human Geography*, 1 avril 2017, vol. 41, n° 2, p. 220-229.
- RADCLIFFE Sarah A., 2018, "Geography and indigeneity II: Critical geographies of indigenous bodily politics", *Progress in Human Geography*, 1 juin 2018, vol. 42, n° 3, p. 436-445.
- RUD Søren, 2017, *Colonialism in Greenland: Tradition, Governance and Legacy*, Cham, Springer (Cambridge Imperial and Post-colonial studies), 172 p.
- SMITH Linda Tuhiwai, 1999, *Decolonizing Methodologies: Research and Indigenous Peoples*, Londres, Zed Books Ltd., 255 p.
- SOWA, Frank, 2013, "Relations of power and domination in a world polity: the politics of indigeneity and national identity in Greenland", *Arctic yearbook*, 2013, p. 184-198.
- SUE Derald Wing, BUCCERI Jennifer, LIN Annie, NADAL Kevin et TORINO Gina, 2007, "Racial microaggressions and the Asian American experience", *Cultural Diversity and Ethnic Minority Psychology*, vol. 13, n° 1, p. 72-81.
- THISTED Kirsten, 2017, "The Greenlandic Reconciliation Commission: Ethnonationalism, Arctic Resources, and Post-Colonial Identity" in KÖRBER Lill-Ann, MACKENZIE Scott et WESTERHÅHL STENPORT Anna (dir.), *Arctic Environmental Modernities: From the Age of Polar Exploration to the Era of the Anthropocene*, Cham, Springer International Publishing (coll. « Palgrave Studies in World Environmental History »), p. 231-246.
- WACQUANT Loïc, 2007, La stigmatisation territoriale à l'âge de la marginalité avancée. *Fermentum. Revista Venezolana de Sociología y Antropología*, vol. 17, no 48, p. 17-29.

NOTES

1. Si certains chercheur·e·s choisissent d'adopter le nom groenlandais – Kalaallit Nunaat (voir par exemple [Grydehøj et al., 2018]) dans une perspective anti-coloniale, le choix est ici fait de conserver le terme Groenland, utilisé systématiquement par les étudiant·e·s pour parler de leur région d'origine en anglais.
2. Le nombre d'étudiant·e·s inscrit·e·s dans un établissement post-secondaire a été multiplié par 1,5 en 15 ans, pour atteindre environ 540 personnes inscrites en 2018 (données Statistics Greenland, 2019, <http://www.stat.gl/>). Ces chiffres sont indicatifs, car il est complexe de comptabiliser précisément le nombre d'inscrit·e·s : la Maison du Groenland à Copenhague, qui centralise l'ensemble des inscriptions, en compte 620 pour l'année 2018.
3. International Working Group for indigenous Affairs, 2019. Ces chiffres sont indicatifs : d'une part parce qu'il n'existe pas de statistiques ethniques ni au Groenland, ni au Danemark, et d'autre part parce qu'il n'existe pas dans ce contexte, de définition officielle de l'autochtonie.
4. Il existe un débat, en France, quant à l'usage de racisation/racialisation. La racistation [Guillaumin, 1972] est identifiée par Christian Poiret comme traduction macrosociale de la racialisation [2011]. Je lui préférerai ici racialisation, plus englobant.
5. Sans revenir en détail sur les débats relatifs à l'usage de la notion d'intersectionnalité [voir par exemple Galerland et Kergoat, 2014], je préfère ici consubstantialité, qui permet d'insister sur la co-production des rapports sociaux.
6. Bekendtgørelse af ILO-konvention nr. 169 af 28. juni 1989 vedrørende oprindelige folk og stammefolk i selvstændige stater, disponible ici.
7. Si la notion de post-colonial est particulièrement discutée [voir par exemple De Leeuw et Hunt, 2018] je l'emploie ici uniquement dans une dimension institutionnelle et temporelle, afin de

désigner la période suivant la perte du statut de colonie du Groenland, en 1953. L'emploi de ce terme ici ne correspond en aucun cas à une négation de la continuité de structures coloniales.

8. Uddanneleses og Forskningministeriet, 2019. Notes nécessaires à l'entrée dans les établissements : <https://ufm.dk/uddannelse/statistik-og-analyser/sogning-og-optag-pa-videregaende-uddannelser/grundtal-om-sogning-og-optag/kot-hovedtal>.

9. « Le "blanc" désigne plutôt le fait de jouir de ce que l'on pourrait appeler une certaine « transparence sociale ». Cette transparence sociale suppose que l'on n'a pas à endosser de marque infâmante, quelle qu'elle soit (couleur, voile, accent, patronyme...), et qui donne en effet le privilège d'être socialement interpellé comme une personne, plutôt que comme un individu métonymique constamment ramené à un prétendu groupe, une entité, altéré, minorisé » [Dorlin, 2009 : 13].

10. Folkeskole, qui désigne les 10 années de scolarité obligatoire.

11. Selon les contextes, le prénom ou l'accent participent à la stigmatisation. Certain·es rapportent par exemple le poids négatif d'un prénom groenlandais sur un *curriculum vitae*, ou reconnaissent le privilège d'un prénom danois sur le marché du travail.

12. Définition : <https://ordnet.dk/ddo/ordbog?query=gr%C3%B8nl%C3%A6nderstiv>. Si elle indique que le terme repose sur un stéréotype, aucune précision n'est faite quant à l'histoire du terme et à son caractère injurieux. Des pétitions <https://www.tv2lorry.dk/helsingor/ildsjael-vil-have-afskaffet-ordet-gronlaenderstiv> pour faire retirer le terme du dictionnaire sont apparues et le gouvernement du Groenland, <https://naalakkersuisut.gl/da/Naalakkersuisut/Nyheder/2017/11/161117-Groenlaenderstiv-er-nedladende-og-generaliserende> a pris position sur la question, expliquant souvent que l'apparition du mot dans le dictionnaire national de la langue danoise en 2017 en dit bien plus sur celles qui l'utilisent que sur celles et ceux qui sont concerné·es.

13. Extrait d'un entretien réalisé en mars 2018 avec un étudiant évoquant en plaisantant un sentiment de dissociation, face à une double normativité : d'un côté, un groupe de pairs le considérant comme devenu « trop Danois » par les études, pour être Groenlandais, et de l'autre, une majorité blanche l'infériorisant par la mobilisation de tropes racialisants.

RÉSUMÉS

En partant des expériences quotidiennes de minorisation rencontrées par des étudiant·es groenlandais·es au Danemark, je propose de voir comment l'imposition d'un stigmat territorial - comme sa négociation - participent à la production d'une autochtonie en tension. L'objectif de cet article est donc double. D'une part, en montrant comment les représentations de la région d'origine participent aux processus de racialisation, il s'agit de mettre en évidence la manière dont un ordre national chromatisé est performé au quotidien entre Danemark et Groenland. D'autre part, en montrant que la négociation de l'imposition du stigmat n'est pas la même selon les ressources dont disposent les individus, je soulignerai la nécessité de ne pas prendre la catégorie « peuples autochtones » comme un donné, mais au contraire, de penser l'autochtonie comme un positionnement social dynamique, qui se recompose selon les contextes, selon des logiques de race, de classe et de genre, mais également selon les trajectoires des individus.

Relying on daily minorization experiences of students from Greenland studying in Denmark, I will examine the way the placing of a territorial stigma and its negotiation is taking part in the making of a tensioning indigeneity. The aim of this paper is twofold. First, showing how a

chromatic national order is daily performed between Denmark and Greenland through negative views of the students' home region, contributing to racialization processes. Second, I will highlight the differential of individual resources in responding to the stigmatization. Consequently, I stress that it is necessary to not take the category « indigenous peoples » as given, but at the contrary, to think indigeneity as a dynamic social location, depending on contexts, class, race, and gender parameters, but also on personal trajectories of individuals.

INDEX

Keywords : indigeneity, stigmatization, territorial stigma, nation, racialization, student, Greenland/Denmark

Mots-clés : autochtonie, stigmatisation, stigmatisme territorial, nation, racialisation, Groenland/Danemark

AUTEUR

MARINE DUC

Doctorante contractuelle,
Université Bordeaux Montaigne,
UMR 5319 Passages
Maison des Suds
12, esplanade des Antilles
33607 PESSAC CEDEX
Marine.duc@cirs.fr